

Rimbaud et la **VEUVE**



Edgardo Franzosini

Rimbaud
et la **VEUVE**

Edgardo Franzosini

Traduit de l'italien par Philippe Di Meo

« Ver erat... »¹
Arthur Rimbaud

Tous les titres des poèmes et des œuvres d'auteurs français ainsi que les revues françaises sont cités en français dans le texte original. En outre, quelques termes sont donnés en français, ils sont rendus dans cette édition par des italiques.

I

En 1954, à l'occasion du centenaire de la naissance d'Arthur Rimbaud, en France et à travers le monde entier, un grand nombre d'expositions, conférences, débats et manifestations diverses sont organisés. Paul Claudel, auquel on demande son avis, déclare: « Une messe eût suffi... ». À Charleville, on inaugure un buste du poète – comme nous le verrons, c'est la troisième fois que cela arrive –, on ouvre la première grande salle de ce qui deviendra, dans un autre lieu, le Musée-bibliothèque Arthur Rimbaud, on découvre deux plaques commémoratives: une sur le mur du *collège* où Arthur a fait ses études, l'autre sur la maison du 7, quai du Moulinet, un des lieux où il a habité. On organise des banquets, des concerts et des lectures ainsi que des pèlerinages sur sa tombe. La compétition, une course à pied de Sedan à Charleville, se dispute déjà depuis quelques années pour « offrir innocemment à Rimbaud, mort amputé », écrit un chroniqueur, « un sacrifice expiatoire qui s'étendra sur vingt-cinq kilomètres », pour l'occasion, on élargit la participation à l'international. L'Algérien Hamza se classe à la première place, avec un temps d'une heure, vingt minutes, une seconde; le Roumain Dimitru est deuxième. Parmi les

nombreuses initiatives prises, on compte également celle de l'*Union des femmes européennes* qui promeut une manifestation itinérante partant de Charleville en passant par neuf villes de Belgique, de Hollande et du Luxembourg, pour se conclure en Allemagne, à Stuttgart. Lors de chacune de ces neuf étapes, une visite des monuments et des lieux les plus dignes d'intérêt de la ville ainsi qu'une conférence sur le poète du *Bateau ivre* sont prévues pour les participants. Un hebdomadaire commente l'initiative de l'*Union des femmes européennes*, pour souligner que « Rimbaud n'a jamais eu beaucoup de rapports avec les femmes. Il est par contre impossible de nier qu'il soit un précurseur de l'Europe. » De ce circuit qui semble non seulement avoir pour tâche de commémorer Rimbaud, mais également de créer des liens entre ces États qui deviendront les fondateurs de la Communauté européenne, l'Italie et Milan sont inexplicablement exclus.

Vingt ans s'écoulent et en avril 1975, Milan célèbre, par ailleurs, de manière des plus involontaires, un autre centenaire. Celui du séjour de Rimbaud dans la ville. Vers la moitié de ce même mois, en parfaite coïncidence avec la période passée par Arthur Rimbaud à Milan cent ans auparavant, la première représentation d'*Al gran sole carico d'amore* [« Au grand soleil chargé d'amour »], une « action scénique en deux temps pour solistes, petit et grand chœur, orchestre et bande magnétique », dont l'auteur est Luigi Nono, est en effet donnée au Teatro Lirico, dans le cadre de la saison 1974-1975 du Théâtre de la Scala. L'opéra s'inspire des thèmes de la révolution russe de 1905 et de la révolution parisienne de 1871. Le titre est emprunté à l'un des trois poèmes que Rimbaud a consacrés à la Commune : *Les Mains de Jeanne-Marie* :

*Elles ont pâli, merveilleuses,
Au grand soleil d'amour chargé
Sur le bronze des mitrailleuses
À travers Paris insurgé !*

À vrai dire, la participation de Rimbaud à la Commune, son militantisme dans les rangs des *Tirailleurs*, comme sa présence à Paris elle-même durant ces journées de mars-avril 1871, sont désormais tenus, presque unanimement, à l'instar d'une pure fantaisie. Le lien d'Arthur avec la cause du prolétariat peut être vraisemblablement seulement réduit, de manière explicite, à une seule circonstance. À ce *Projet de Constitution Communiste* que, comme nous le savons, Rimbaud rédigea durant cette même période où il composait *Une saison en Enfer*. Une œuvre, jamais retrouvée, qui remplissait un entier cahier d'écolier et dans laquelle Arthur mêla partie des théories de Rousseau, partie de la pensée d'Helvétius, et partie des idées développées par deux précurseurs du socialisme utopique du XVIII^e siècle : Gabriel Bonnot de Mably et Étienne-Gabriel Morelly. La *Constitution* prévoyait, entre autres choses, la socialisation des moyens de production et celle de la propriété foncière, une législation directe, le travail obligatoire pour tous les citoyens valides.

Et puis on comprend qu'il y a des liens moins explicites, des affinités plus subtiles. Dans un discours tenu lui aussi à l'occasion du centenaire de la naissance de Rimbaud, dans un hôtel de Salzbourg, il semblerait que Thomas Bernhard ait observé et, selon les témoins, qu'il ait même prononcé ces paroles avec une véhémence particulière, qu'il les ait hurlées à la tête de ceux qui s'étaient réunis pour l'écouter : « ... Rimbaud était, certes, un communiste, mais non un de

ces communistes qui voulaient incendier les bâtiments des Champs-Élysées, mais plutôt un communiste de l'esprit, un communiste de son propre lyrisme... »

II

1875 a été une année cruciale dans la vie d'Arthur Rimbaud. C'est en effet l'année où le poète, auquel, selon Max Jacob, « tous les littérateurs [...] doivent de la reconnaissance », renonce définitivement à la littérature. À compter de cette date, Rimbaud cessera d'être « quelqu'un qui avait été lui, mais ne l'était plus, d'aucune façon »². Autrement dit, il devient tour à tour, soldat mercenaire dans les rangs de l'armée coloniale des Indes hollandaises en garnison dans l'île de Java ; interprète, ou peut-être guichetier, dans un cirque en tournée à Stockholm et à Copenhague ; à Chypre, surveillant d'une carrière, d'abord, et chef d'équipe sur un chantier, ensuite ; employé d'une entreprise d'import-export à Aden ; commerçant en café, cuir et ivoire au Harar – selon tous les témoignages, un commerçant habile, scrupuleux et diligent, ainsi, n'hésite-t-il pas, par exemple, à se débarrasser à coups de strychnine de plus d'une dizaine de chiens qui ont pris l'habitude de venir pisser sur ses sacs de café – et, enfin, marchand d'armes en Abyssinie. Il devient même, selon certaines reconstructions, auxquelles plus personne ne croit aujourd'hui, moine dans un monastère chrétien donnant

sur les rives de la mer Rouge et roi-sorcier d'une tribu de sauvages.

Cette époque marque un tournant, raison pour laquelle on parle habituellement d'un avant et d'un après cette date, c'est l'année au cours de laquelle commence ce qu'on a appelé le « silence de Rimbaud. » Sur le silence du poète des *Illuminations*, on a écrit des milliers et des milliers de pages. Trop, peut-être. Tant et tant qu'on aurait envie de liquider la question comme le fit Remy de Gourmont : « Il vécut comme poète ce que vit un champignon – peut-être vénéneux... »

Si nombreuses et plutôt discordantes sont les explications quant aux motivations d'une telle décision, « logique, honnête et nécessaire » à en croire Verlaine, l'opinion est unanime pour situer le début de cette véritable aversion pour la littérature, précisément au cours de cette période.

L'année 1875 est cependant également celle où, vers le milieu du printemps, après un séjour d'environ deux mois à Stuttgart et après avoir traversé à pied toute la Suisse, depuis la frontière allemande jusqu'au Lac Majeur, Rimbaud pénétre en Italie, traverse une partie de la Lombardie, et s'arrête à Milan.

Vers la fin des années 1940, suivant une compagnie de comédiens, Jean Cocteau fit un voyage en Égypte. Visitant la « chambre de la naissance » d'Aménophis III à Louxor, il aperçut, à hauteur d'homme, le nom de Rimbaud gravé à l'aide d'un canif sur son mur ouest. Rentré en France, il publia cette même année un livre, *Maalesh, journal d'une tournée de théâtre*, dans lequel il racontait comment ce nom (peut-être incisé dans la pierre par la main d'Arthur au cours

de son séjour à Alexandrie ou, plus probablement, par celle d'un homonyme), qu'il avait vu resplendir « royal, solaire, hors d'atteinte, formidable de solitude », avait indiscutablement donné une nouvelle empreinte au temple. Peut-être que la suggestion des paroles de Cocteau opérait chez le poète Vittorio Sereni lorsque, à la recherche de quelques infimes traces du passage de Rimbaud dans le canton du Tessin (*Rimbaud a Lugano*), après s'être demandé si, à Lugano, Arthur n'avait jamais parlé avec « un employé des chemins de fer, ou avec un serveur de restaurant », s'il ne s'était jamais trouvé quelqu'un qui eût pu raconter avoir échangé quelques mots avec lui, résigné, il concluait que c'était « comme vouloir donner un nom à une empreinte restée sur les murs d'une catacombe ».

Les traces laissées par Rimbaud lors de son passage à Milan sont des plus légères. Elles se réduisent pratiquement, en tout et pour tout, à une carte de visite, un *bristol*, comme on la désignait également à cette époque, dont l'original a disparu. Se référant à cette même carte de visite, Frédéric S. Eigeltinger écrit dans *Lettres inédites de Georges Izambard à Ardenigo Soffici sur Rimbaud* : « La manie des collectionneurs de s'entourer de mystère nous empêche de savoir ce qu'elle est devenue. »

L'original de la carte de visite appartenait à Ernest Delahaye, l'ami de Rimbaud dès les temps du collège de Charleville. Celui-ci l'avait donnée à Georges Izambard, le jeune professeur de littérature qui avait connu Arthur lorsqu'il était encore, écrivit-il, un « "Petit Poucet rêveur", menu et timide... un peu guindé, sage et douceâtre, aux ongles

propres, aux cahiers sans taches, aux devoirs étonnamment corrects... ». « Fiez-vous à ces timidités-là ! ... », avait-il également commenté. L'enseignant en « avait reçu les premières confidences... les premiers aveux d'une ambition littéraire impatiente » et, n'ayant eu aucune « peine » « à constater qu'[il] possédait... un organisme cérébral de premier ordre », il s'était souvent entretenu avec son jeune élève et avait eu avec lui de longues conversations sur la poésie et les poètes.

« Quant à la carte originale, je la garde... momentanément », répondait Izambard à Delahaye qui réclamait peut-être la restitution du *bristol*. Après avoir spécifié que les trois petits points de suspension avant l'adverbe « momentanément » sont de la main d'Izambard, il faut ajouter que le professeur d'Arthur tint à préciser : « N'entendez pas que je veuille vous la chiper, ni même en faire un usage personnel illicite. »

Lors de son séjour à Stuttgart, quelques semaines avant d'arriver en Italie, Arthur s'était fait imprimer des cartes de visite. Elles comportaient en leur centre, en caractères italiques et force paraphes, l'initiale de son prénom suivie de son nom en toutes lettres.

Une certaine conscience d'être, peut-être, celui que, dans ses *Réflexions sur la littérature*, Albert Thibaudet qualifiera de « maniaque du déplacement », un qui « porte dans son sang les puissances du mouvement pour le mouvement » – cette même dromomanie, ou automatisme ambulatoire, qui vers cette époque fut diagnostiquée chez Albert Dadas, un employé de la Compagnie du gaz de Bordeaux, et pour laquelle on songea à forger une définition appropriée : « folie du fugitif³ » – avait peut-être suggéré à Rimbaud de n'y mettre aucune adresse imprimée. Il comptait l'ajouter à la

plume, à chaque fois, selon le lieu où le portait son instabilité, son agitation. Et à la plume, donc, juste sous les caractères d'imprimerie, Arthur avait écrit, au cours de son séjour milanais :

39. Piazza Duomo
terzo piano. Milano.

Édouard de Rougemont a attentivement analysé la calligraphie de Rimbaud et étudié l'évolution psychologique que l'examen graphologique de certaines de ses lettres et de certains de ses manuscrits mettrait, selon lui, clairement en évidence : *L'Évolution psychologique d'Arthur Rimbaud, d'après son écriture*. Selon l'opinion de cet expert en graphologie, à seize ans Arthur possédait déjà une haute conscience de lui-même, de sa propre valeur, signalée et mise en évidence par les dimensions des majuscules, à côté d'une tendance à ne pas se laisser entraver ni décourager par rien. La « concomitance de l'écriture légère et de l'écriture épaisse », la présence de signes vigoureux mais peu harmoniques, dénotait chez lui un « mélange de sentiments délicats et d'impulsions matérielles intenses », uniment, cela s'entend, à « un besoin perpétuel de changer de place. » Puis, de seize à vingt ans, sa calligraphie devient « lâchée, disgracieuse, surchargée », elle révèle un « état d'excitation anormale » qu'Édouard de Rougemont (et Henry de Bouillane de Lacoste et Pierre Izambard, qui ont eux aussi contribué à cette étude, chacun avec ses propres compétences) croit pouvoir imputer à la « fainéantise, alcoolisme, allures débraillées, conversations ordurières et comportements scandaleux » caractérisés par l'influence

« détestable », exercée par Verlaine. « Ceci n'est pas surprenant », écrit Rougemont, « étant donné les relations, quotidiennes autant qu'intimes, des deux poètes. » Vers la fin de sa vie, l'écriture d'Arthur évolue ultérieurement, elle devient arrondie et fine, les tirets des *f* ne rappellent plus dans leur ligne un coup de fouet. La graphie démontre que l'homme aussi a fait beaucoup de progrès « en politesse, en amabilité », en sérénité et en équilibre ; qu'il s'est finalement « dépouillé de toute espèce de vanité ». Dans l'essai de Rougemont, à l'époque où il fut publié par le *Mercur* de France, manque, hélas, une analyse de la calligraphie d'Arthur des années allant de 1874 à 1879, du fait de l'indisponibilité des manuscrits ou des lettres autographes de cette période.

Georges Izambard envoya trois reproductions photographiques de la carte de visite à Ardengo Soffici, peintre, poète futuriste, écrivain, théoricien, un des premiers Italiens à entrer en contact avec les avant-gardes parisiennes du début du *xx^e* siècle. Tous deux s'étaient connus à Paris, à la *Closerie des Lilas*, quelques mois auparavant. « La carte était jaunie par le temps, un peu tachée, cassée au milieu : je n'ai pu obtenir de plus beaux noirs ni surtout de plus beaux blancs, et je le regrette mais peut-être votre spécialiste a-t-il les moyens de les faire venir plus nets, soit par retouches, soit autrement. » Pour réaliser les reproductions, Izambard avait posé la carte de visite sur un fond sombre et une fois obtenue les impressions, il les avait découpées. C'est seulement pour cette raison qu'elles apparaissaient comme bordées de noir. « En un mot », écrivait Izambard, « ce n'est pas une carte de deuil ».

Ardengo Soffici a été l'auteur du premier essai publié

consacré à Rimbaud hors de France. Il se vantait d'avoir été le premier à le faire connaître en Italie ; le premier, écrivait-il, à « avoir mis... en lumière et exalté cet écrivain pourtant à coup sûr dangereux par bien des côtés ». C'était André Salmon qui lui en avait parlé « un soir dans une mansarde de la rue des Écoles », il lui avait ensuite lu « quelques-uns de ses poèmes ; entre autres, *Les Chercheuses de poux* ». Soffici intitula son livre *Arthur Rimbaud* mais, surtout, le dédia : « À la Dame milanaise inconnue qui secourut et aima peut-être Rimbaud, vagabondant, affamé à travers l'Italie. »

181 69008

Stikney le 7 Mars 75.

Mon cher ami, je reçois ce matin 7 h.
(Quoi, je suis matutinal?) cette ci-dessus tienne de
Mlle. remerciement pour les bonnes promesses. Je
saurais au besoin, te faire repenser - mais, en
app'nt quel boning! "que boning!"

Avoir reçu, par des voies im-
-possibles une lettre de Nouveau qui paraît il
est à Londres. Par lui nouvelles de Chose qui à
Milan, en attendant argent pour Espagne!!!

Bien à quelques jours, heureux
ou lamerir irlo semaine prochaine, j'irai à
Londres ~~pour~~ prendre ma mère qui vient
passer quelques semaines ici. Je profiterai
de ce très court séjour en ville (un ou deux
jours au plus) pour m'occuper avec Nouveau
d'être - les comptes - relations : aujourd'hui
crois un bon jeune homme - qui doit par
côté arriver à l'ophthalmie : t'arriv' là-d'ici.

Bref un imprudent en
demandant des vers. Car voilà ~~à~~ l'abus de
confiance - dont je perpète aujourd'hui même
le commencement. Il est. J'espère, à
date, d'aujourd'hui, par ordre de l'apexement
et de vers par seul vers, ou à peu près les 1800
vers. Un volume intitulé

Cellulairement

par

Paul Verlaine

Bruxelles - Mars 1873 - 1875.

(En épigraphe) "Dans les fous!" Voyez un peu le
poète! (J. de Maistre.)

Si, par de hasard épatant, tu voyais voir à
faire imprimer gratis, avise-moi. - En atten-
-dant j'ai - précieusement ces innocentes "fruits
de nouveau" le joint, aujourd'hui les 120 premières
vers Marie ii: toujours la même. En ce moment
j'ai dans la, je t'offre un délicieux petit volume de Milton

peu connu en France : Comus, à maux
 et un gros roman de Miss Braddon,
 la Personne Intermediaire (un peu plus
 orthographe) de ceste Isle souvrante
 Naitteurs le printemps est charmant ici.
 J'entends pousser le gazon et les feuilles.
 Le ciel est blanc comme du lait. Les agneaux
 dansent, les bœufs pensent, — et autres
 amplifications dont je fais grâce. —

Je t'embrasse
 l'ancienne parrainienne
 J'ai remis à mon retour de Londres
 tout travail relatif à nouvelle poésie
 de Londres peut-être t'enverrai, avec
 mère de trentesix pages de libraires,
 Carolopolitains un léger catalogue
 ouvrages idones à mes desir
 que je ne voudrais procurer au plus
 juste prix. A bientôt nulle par rapport
 mon occupation tes travaux et tes chefs
 de dividende. Ton amie de main bien
 cordiale p.v.

Toujours mesme adrept. — at M^r. W
 Andrews' & Stillney Grammar School
 Boston Loucushire England



Du train où ça va quel parents personnes
 nous allay être d'un peu. O ces filles!

Œuvres d'Edgardo Franzosini aux Éditions La Baconnière

Bela Lugosi, Biographie d'une métamorphose, 2020

Monsieur Picassiette, Raymond Isidore et sa Cathédrale, 2021

En couverture : portrait de Rimbaud par Verlaine contenu dans une lettre à Ernest Delahaye datée du 7 mai 1875 et reproduite sur la double page précédente. Bibliothèques-Médiathèques de Metz.